

s'expliquer davantage. Ah ! si sa tante avait voulu le comprendre, si elle était restée entre Gabrielle et lui pour les unir, au lieu de les séparer par sa désapprobation et sa colère, comme tout eût semblé plus facile !

Tout à coup l'idée lui vint de s'adresser à M. Duriez. Cet honnête homme lui était sympathique : il ne ressemblait en rien à l'image que le jeune comte se faisait autrefois d'un parvenu : simple, généreux et droit, s'il avait quelques faiblesses, quelques velléités de vanité ou d'ambition vulgaires, il les devait à l'ambition féminine qu'il subissait sans presque s'en douter. En songeant à madame Duriez, René sourit involontairement : son imagination lui représentait cette dame, les yeux levés au ciel, et suivant d'un regard consterné une couronne munie d'ailes mystérieuses qui s'envolait dans les nuages. Puis sa gaieté fit place à une certaine inquiétude ; il ne se souciait pas de rencontrer là une hostilité que le déappointement pourrait faire naître. Il serait curieux que la bourgeoise, sortie du peuple, vit avec autant d'indignation que la hautaine marquise son dévouement volontaire. A cette pensée, René se redressa, comme saisi d'un soudain dégoût pour les petitesse de la nature humaine. Gabrielle lui apparut alors, tout émue au spectacle de son sacrifice, et, dans la contemplation de ce visage adoré, il oublia le reste.

Il était bien tard dans la soirée, lorsque François frappa à la porte de son maître.

— Monsieur le comte, dit-il en hésitant, m'a recommandé de ne pas me retirer avant qu'il m'ait parlé. Il est plus de minuit : voilà pourquoi j'ai pris la liberté de déranger monsieur le comte.

— Mon pauvre garçon, s'écria René, tu as très bien fait. Comment, déjà minuit ! Oui, assied-toi là : ce que j'ai à te dire est assez long.

Il fallut que le vieux domestique reçut pour la seconde fois l'ordre de s'asseoir en face de son maître, avant de consentir à le faire.

Ce François était le dévouement en personne.

Sa famille, de père en fils, avait été attachée au service des Laverdie. Elle montrait aussi sa généalogie : généalogie de serviteurs désintéressés et fidèles, qui n'avaient pas épargné leur travail, et quelquefois leur sang pour l'illustre maison. L'un d'eux, en province, se fit tuer, pendant la Révolution, parce qu'il échangea d'habits avec son maître, dont le château se trouvait envahi par une bande de furieux. François était le neveu et le gendre de ce héros, ayant épousé sa propre cousine. Il perdit celle-ci avant la naissance de René : il n'en avait pas eu d'enfant, son cœur était donc vide quand ce nouveau Laverdie vint y prendre place, le remplaçant tout entier et pour toujours. Cette affection s'accrut encore lorsque le jeune comte demeura de son côté le seul représentant de sa famille : ce ne serait pas trop de la qualité de maternelle, et pourtant elle ne fut jamais familière car François était plus fier pour son maître que son maître lui-même ; il l'avait bercé dans ses bras, et, maintenant que ses propres cheveux étaient blancs, il ne se serait pas assis ni couvert devant lui. René riait des manies du bonhomme ; il se plaisait à l'en taquiner, mais il eût fait n'importe quoi pour lui épargner un chagrin.

Cependant François, tout confus, avait pris place à quelque distance du comte. Son embarras disparut, lorsque celui-ci commença à parler, pour faire place au plus vif intérêt, puis à l'étonnement et à la tristesse.

René ne crut pas devoir lui faire une confidence entière et ne prononça pas le nom de mademoiselle Duriez. Il dit simplement qu'il se trouvait ruiné et forcé de vendre ce qu'il possédait pour payer ses dettes, qu'il comptait sur François pour lui chercher dès le lendemain une ou deux chambres meublées, et pour y faire transporter ses effets ainsi que plusieurs objets dont il ne voulait pas se séparer et qu'il lui indiquerait. Il ajouta que, son intention étant de gagner désormais sa vie par quelque emploi honorable, probablement dans les affaires, il pensait renoncer à son titre et se faire appeler Laverdie, supprimant même la particule.

Le respect, et plus encore l'émotion empêchaient François de répondre. D'ailleurs, il n'était pas grand orateur et les mots lui auraient manqué ; mais aucun n'eût ajouté à l'expression de douleur peinte sur son honnête visage. Il attachait sur son jeune maître des regards remplis des sentiments qu'il n'osait et ne pouvait rendre en paroles : pitié, tendresse, reproche aussi : de grosses larmes les obscurcissaient peu à peu. A la fin, n'y tenant plus et ne trouvant pas d'autre moyen d'exprimer ce qu'il éprouvait, il se laissa tomber à genoux sur le tapis devant le comte et leva les mains vers celui-ci, sans cesser de le regarder du même air suppliant et désolé.

Très troublé par cette scène inattendue, René lui fit signe de se rasseoir.

— Parle, lui dit-il : qu'est-ce que tu veux me faire comprendre ? Es-ce que tu me blâmes ?

— Je vous plains avant tout ; mais, c'est vrai, je vous blâme aussi, mon bien-aimé jeune maître.

Et au bout d'un instant il ajouta avec force :

— Vous serez toujours, toujours pour moi le comte de Laverdie.

Sa figure avait pris soudain une dignité singulière, René l'admira ; mais surtout il se sentit ému de la sincérité de cette douleur, et il voulut répondre à un tel dévouement par une confiance sans réserve ; il s'ouvrit à son humble ami, ne comptant guère être compris toutefois : il lui apprit les motifs secrets de sa conduite, et ne pensa pas abaisser son amour en le laissant entrevoir à ce cœur fidèle et simple.

Le résultat de sa confidence eut lieu de le surprendre. La physionomie de François changeait, devenant tour à tour tranquille, joyeuse, puis presque triomphante. Quand le récit fut achevé, le vieux domestique se leva et fit un pas en avant, la main droite à demi étendue, dans un geste presque solennel.

— Soyez béni, s'écria-t-il. Ce que vous faites là est bien, est beau, est digne d'un comte de Laverdie !

Puis, stupéfait de sa hardiesse, et comme saisi du son de sa propre voix, le pauvre homme s'arrêta et laissa retomber sa main, tandis que le sang venait colorer légèrement ses joues jaunies, sillonnées de longues rides.

René sauta sur ses pieds et courut lui prendre la main.

— Merci, merci, lui dit-il en la pressant. C'est quelque chose que l'approbation d'un honnête cœur comme le tien.

Il lui donna alors quelques indications sur ce qu'il aurait à faire le lendemain.

Les premières démarches avaient été accomplies par lettres dès l'après-midi pour la vente des écuries et du mobilier. L'appartement du comte passait à bon droit pour une des merveilles de Paris : les acheteurs et les curieux ne tarderaient pas à s'y presser. René ne pouvait